Document généré le 12 oct. 2024 05:36

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Raconter des histoires à l'envers...

Christiane Duchesne

Numéro 110, été 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37674ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Duchesne, C. (2003). Raconter des histoires à l'envers.... *Lettres québécoises*, (110), 5–5.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Raconter des histoires à l'envers…

Je raconterai le début, tout le monde en a un. Sans vraiment comprendre les raisons, les motifs et autres dessous de l'affaire, je me suis toujours raconté des histoires, et de ces souvenirs de contes, de rêves et de fabulations, j'en ai de très vieux qui remontent à mes deux ans.

AUTOPORTRAIT | CHRISTIANE DUCHESNE

Je me suis toujours raconté des histoires et, de ces souvenirs de contes, de rêves et de fabulations, j'en ai de très vieux qui remontent à mes deux ans.

D'où venait cet amour des choses racontées ? L'esprit des livres flottait dans l'air de la maison comme des effluves avant tout rassurants. On lisait beaucoup chez moi. On lisait moins chez mes grands-mères où j'ai vécu un temps. C'est chez celle où on lisait le moins que je me plaisais le plus : là, on racontait.

Mon père avait eu la bonne idée, alors que nous étions au berceau, d'imaginer qu'un enfant, lorsqu'il sait porter une cuillère à sa bouche, peut tout aussi bien s'emparer d'un crayon.

Très tôt, j'ai donc été armée pour la vie, veillant à posséder le meilleur arsenal, engloutissant feuille après feuille les piles de papier inutilisé que mon père rapportait du bureau. J'ai servi, avant l'heure, de bac à récupération.

Quand j'ai pu, plus tard, avec mon frère, traverser cette immense artère qui se nommait alors la rue Kelly (devenue depuis le boulevard Henri-Bourassa), j'allais choisir, parmi les Prismacolor rangés en ordre chromatique sous une vitrine fermée à clé, le crayon dont je rêvais, la couleur qui me fascinait et dont j'avais besoin. Nous achetions aussi des pipes de réglisse, des Orange Crush et autres denrées utiles à nos enfances. C'était un petit magasin planté au milieu d'un champ, « Chez Mercure ».

Ne pas savoir écrire n'empêche pas l'envie de mettre sur papier ce qu'on a dans la tête. On ne réfléchit pas, à quatre ans, à ce qui doit jaillir. Les pages blanches s'offraient comme des gouffres de bonheur, l'angoisse était ailleurs.

Au verso de ces feuilles du si beau papier de bureau, se formaient des histoires en dessins. Cinq, six au plus, des instants tracés au crayon à mine — la couleur était-elle un luxe ? en tout cas, elle venait après — résumaient succinctement un hold-up à la fin heureuse, où un ange gardien venait terrasser d'un coup de poing bien senti le voleur ébloui. Une anthologie animale aussi : portraits de bêtes, un chat et un chameau entre autres, le chat portant un pantalon à quatre jambes, quadrupèdrerie oblige.

Tous ces dessins, sans couleur ou si peu, je les reliais : il fallait en faire des livres et, dans mon esprit, un livre se tenait. Je devais donc trouver le moyen de leur donner une épine, sur laquelle je m'appliquais à dessiner ce qui pouvait avoir l'allure d'un titre. Imaginez l'effort qu'il fallait déployer pour plier, rouler, rabattre, coller ou agrafer cinq ou six feuilles de papier, les retenir par des rubans. L'épine avait un air de boudin que j'aplatissais soigneusement, qui finissait par me satisfaire un peu, mais pas assez.

Et puis, il y a eu les premières lettres assemblées sans l'aide de personne, le plaisir de faire encore des dessins de chameaux mais de pouvoir inscrire dessous « LE CHAMÔ ». Le simple fait d'écrire tenait pour moi du miracle, et de pouvoir déposer sur papier ce qui vivait au-dedans de moi me laissait chaque fois intriguée et comblée.

Je suis gauchère. Un gaucher sur trois écrit spontanément de la droite vers la gauche, comme le grand Léonard, merveille (c'est surtout pratique) ; j'étais de ceux-là. Il est tellement plus aisé de laisser la main courir naturellement vers la gauche que de s'acharner à se décrocher le poignet pour suivre la norme. J'ai écrit à l'envers pendant un certain temps ; je le fais toujours, par plaisir. Toutefois, le problème était d'envergure : je n'arrivais pas à me lire sans l'aide d'un miroir. Plus j'avançais, moins je pouvais revenir à ce que j'avais écrit.

Les gauchers frustrés me demandent si, pour écrire aujourd'hui de la main droite, j'ai dû subir le grand châtiment. De châtiment, jamais. Aucun professeur ne se chargea de me taper ou de m'attacher la main gauche.

Personne ne sait vraiment pourquoi, quand, ni comment je décidai d'utiliser la droite. Ne pouvant me relire, je devins ambidextre. Vaillamment, la main droite a pris de nouvelles fonctions. La gauche reste encore aujourd'hui la plus forte, la plus costaude, celle des gros travaux, celle qui assure, qui dessine et avec laquelle je mange. Si on veut me soumettre à la torture, qu'on me force à manger de la droite un potage, une soupe ou un bouillon fin.

J'écris depuis que je sais écrire, d'une main ou de l'autre. Une respiration, un souffle régulier, même dans les moments où rien ne peut être mis sur papier pour toutes les raisons que l'on sait, à commencer par l'absence de papier. On peut toujours prendre des notes avec un bâton de rouge sur une serviette de papier, même noire.

J'ai rempli des carnets, quantité de cahiers, je n'ai jamais tenu de journal, même à l'adolescence. Je craignais trop de tomber dans le piège de la fausse poésie ; la vraie, c'était Saint-John Perse, Nelligan et Saint-Denys Garneau qui me l'offraient.

Mon père poursuivait son travail nourricier, nous proposant toutes les nourritures, terrestres et autres et même cosmiques, selon son flair et ses trouvailles. La musique, la physique élémentaire, l'étymologie, la botanique, tout y passait, et le grec ancien qui faisait mon bonheur. Tout ce qui tournait autour des mythologies qui font que le monde sait se tenir un peu, j'en faisais mon pain quotidien. Il fallait savoir être un gouffre sans fond, croire aux coffres qui se remplissaient toujours d'or, au roi Midas et à l'empereur nu, rêver d'inimaginable parce que c'était facile, partir en quête de neuf, de vieux, de n'importe quoi, mais de quelque chose. Je suis restée affamée.

L'esprit qui me portait à faire des livres sans savoir écrire ne s'est pas encore terni, il prend d'autres reflets, tout se passe autrement, mais le fil sur lequel je marche me semble être tissé de la même soie.